Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 28 (1937)

Artikel: La formation esthétique de l'adolescent
Autor: Buzzini, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112470

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La formation esthétique de l'adolescent.

L'étonnement des historiens futurs sera grand de constater qu'il a fallu arriver au 19e siècle pour que l'Histoire de l'art ne soit plus considérée comme un luxe intellectuel réservé aux artistes, aux savants et aux amateurs.

Mais combien fut lente la réalisation de son enseignement dans les écoles et les universités ! Ce n'est qu'au 20e siècle, en France, qu'a cessé cette indifférence, cet oubli et qu'on a enfin comblé l'une des grandes lacunes de la culture humaine.

On sait à quelles difficultés, Rio, l'auteur de l'*Art Chrétien*, se heurta en voulant créer des cours d'art. Si tenace était le préjugé — il l'est encore — que pour nombre d'esprits, l'étude des beaux-arts était assimilée à un mode d'expression, scolairement inoffensif, à l'usage de pensionnats de jeunes filles et dénommé aimablement « Arts d'agrément ». Ce n'est pas cependant faute d'avoir chaviré, remanié, promulgué des programmes, sous le règne des Pontifes du laïcisme, au plus net désavantage des étudiants.

Je me souviens d'avoir lu, il y a une vingtaine d'années, dans un grand quotidien français, la lettre indignée d'un père de famille, déplorant que son fils eût quitté le lycée avec une ignorance à peu près complète des génies et des chefs-d'œuvre de l'art et demandant avec force que l'histoire des beaux-arts fût imposée aux programmes des études, au même titre que les autres matières d'enseignement.

L'étude de l'art et de la haute littérature aurait, en effet, cet avantage appréciable de les rendre accessibles aux jeunes étudiants en les préparant à compléter progressivement leurs connaissances. Ils seraient moins déconcertés, ainsi que les lecteurs de littérature moyenne et strictement moderne, à l'apparition d'un chef-d'œuvre, si rare soit-il.

Ils comprendraient mieux le respect et la ferveur avec lesquels

le petit groupe d'hommes qui ont pratiqué les grands livres et vécu avec l'Inde, Eschyle, La Bible, Dante, Michel-Ange, Rembrandt, Hugo, Lamartine, Thaubert, Elémir Bourges et Paul Claudel, pour citer quelques grands noms, parlent des génies et sont fidèles à leurs admirations.

Les jeunes gens étaient encore, il y a moins d'un demi-siècle, aux écoles, d'une ignorance qui tendait d'autant plus à être invariable que la nécessité des études supérieures ou celle de créer une situation en éloignait la majorité de l'étude de l'art et des artistes.

De là l'erreur profonde, encore régnante, qu'il ne faut pas inscrire au programme des lycées l'enseignement de l'art. Sans doute, les cours et leçons d'esthétique existaient, mais le plus souvent leur matière s'avérait théorique. On se mouvait dans l'abstrait, vannant surtout la paille des mots au lieu de moissonner, de recueillir le grain des choses. La discussion, le raisonnement tenaient lieu de la vision directe et de l'explication concrète, vivante des œuvres.

Et quel inconcevable paradoxe et singulier état d'esprit des directeurs de hautes études, vraiment trop dépourvus de grâce intellectuelle et spirituelle, d'affirmer la nécessité, l'excellence des humanités, de la culture antique et d'oublier qu'elles furent une source constante d'inspiration et de création autant pour l'art que pour la littérature !

Soyons justes : ce fut un des mérites de l'Ecole romantique, qui, dans ses hauteurs et ses réussites, a élargi et renouvelé la vision du monde, d'avoir fait fraterniser les arts, à travers les cénacles et les ateliers, continuant les belles et fécondantes traditions de l'antiquité et de la Renaissance.

La poésie redevenait ainsi le centre de toutes les manifestations et des courants de pensée et d'art. La jeunesse en bénéficia.

Certes le nombre est élevé des traités et méthodes d'éducation, mais une minorité, seule, donne à l'art le rang supérieur, qui, d'origine, lui revient dans la formation de l'âme et de l'esprit de l'adolescent et de l'étudiant.

Si la majorité des esprits prévaut aujourd'hui en sa faveur, ce n'est pas sans stupeur qu'on découvre encore, çà et là, des opinions, des motions, à des congrès d'éducation, par exemple, défavorables à l'enseignement de l'histoire de l'art. Y consent-on, c'est sous réserves, dans des conditions déterminées et

contradictoires, avec des objections, que l'ami du Père Didon, Gustave Flaubert, eût annexées à l'usage de Bouvard et Pécuchet.

L'expérience des siècles a cependant clairement démontré qu'en situant les œuvres antiques et modernes dans leur cadre historique, l'art est la meilleure méthode d'en restituer la vie, le caractère, les influences et qu'il n'est pas de procédé plus efficace pour faire toucher du doigt l'éternelle beauté. Cette éternelle beauté, l'explication et la projection des chefs-d'œuvre plastiques, l'audition de Bach, de Mozart ou de Beethoven ne nous la feront-ils pas sentir aussi bien que l'analyse d'un chant de l'Odyssée, de Virgile, ou d'une tragédie grecque ?

Ce n'est donc pas occasionnellement, par surcroît d'une manière esquissée ou encyclopédique, qu'on peut enseigner l'esthétique et l'art, mais comme un complément d'études, un moyen de parfaire la formation morale et intellectuelle de la jeunesse.

Que tout en renforçant l'acquisition des notions pratiques, mais luttant contre l'indigeste et matériel bourrage de crânes, déploré par les éducateurs eux-mêmes, on s'applique donc à perfectionner l'enseignement et les éducateurs.

L'art apparaîtra alors l'élément de haute culture, l'élément synthétique, qui, résorbant tout un vaste ensemble de connaissances, un monde illimité d'images et de pensées, ressortit à la religion, à la mythologie, à la littérature et à la philosophie.

L'artiste est un savant, « un philosophe à sa manière », écrivait le philosophe Taine, et c'est juste, puisque l'art repose sur une science et un principe.

En outre dans son essence, sa finalité, sa réalité vivante et idéale, son expression, l'art, selon le mot de Hello, est une représentation universelle de la nature et de Dieu.

Comment parler de l'histoire du moyen âge, de la religion sans évoquer l'architecture et la sculpture des cathédrales — prodigieuses et symboliques Bibles de pierre ?

Comment comprendre l'art des temples hindous et grecs sans étudier leur religion, leur mythologie et leur littérature ? On sait le nombre de chefs-d'œuvre plastiques que l'antiquité et le christianisme ont inspirés.

Puisque Dieu est une source infinie de contemplation et d'amour, d'harmonie et de beauté, que les grands esprits voient

en lui le « Souverain Plasmateur », le Grand Architecte et l'Artiste suprême du monde, n'est-ce pas encore l'honorer, que le chercher à travers les vies des grands artistes et des chefs-d'œuvre ? S'opposer à l'enseignement de l'art, c'est aller à l'encontre de la nature des choses et de l'Esprit, des lois divines et naturelles, de la conception religieuse de l'Univers.

Il est particulièrement significatif qu'un religieux, le Père Martin, se soit élevé avec force contre la prétention de priver la jeunesse de l'enseignement de l'art, reconnaissant, après expérience, que l'étude de l'art, accueillie avec enthousiasme par les étudiants, est *un magnifique enrichissement de l'âme.* Ceux-ci sentent d'instinct, en effet, au premier contact avec la beauté, qu'ils entrent en possession d'un splendide patrimoine qui leur appartient et dont il serait injuste et criminel, dit-il, de les priver [1].

L'émoi artistique les transporte dans une région idéale.

* * *

Résumer les objections des écrivains qui déclarent dangereux, presque sacrilège, d'enseigner l'art au lycée, c'est les réfuter.

Quel aveu dépouillé d'artifice de la part d'un écrivain, auteur d'ailleurs d'ouvrages lus et réputés (L. Gillet), de refuser à l'art une place dans un programme d'éducation, sous le prétexte que l'art n'a jamais eu pour lui rien de scolaire et qu'il fut l'occupation de toute sa vie !

Si, ainsi qu'il le dit avec justesse, la culture n'est pas, comme la richesse, une valeur variable, multipliable qu'on peut donner toujours à plus de monde et à meilleur marché, faut-il donc s'opposer à son expansion sous ses formes les plus hautes et en conclure qu'on ne veut pas vulgariser et fatalement détériorer les choses qui touchent à la beauté ?

Rien de plus pertinent de critiquer l'idéologie des programmes universitaires, la prétention, par exemple, de créer un nouvel humanisme.

Mais comment admettre, après cela, que l'art n'est pas une discipline, qu'il n'a aucune valeur dans la formation d'un jeune esprit et n'est pas un objet d'enseignement secondaire ?

[1] *Problèmes et Education* dans l'enseignement secondaire. Bruxelles, 1931.

Critiquer les méthodes d'enseignement pour les améliorer, c'est bien, mais est-il recevable de vouloir séquestrer au profit d'une élite, ce qui, légitimement, par ordre d'âge, de nécessité, en son caractère *initiateur et moral*, est d'une si haute utilité à la jeunesse ?

Alors que l'être cherche son orientation, que sensations et sentiments demandent leur véritable nourriture affective et spirituelle, c'est à cette phase tourmentée de la vie que l'art peut exercer sa bienfaisante action d'harmonie, d'épuration et d'élévation.

L'homme, comme la Toison de Gédéon, qui se couvrait de rosée quand on l'exposait au soleil, n'a pas moins besoin de lumière solaire que de la radiation mystérieuse du génie et de l'art. L'exercice physique et le sport sont en soi des choses excellentes, à condition qu'ils ne matérialisent pas l'esprit. La vie intérieure, le recueillement ne sont pas moins nécessaires que l'espace et l'action.

C'est à comprendre l'harmonie des lois divines et naturelles que devrait tendre la science et l'art, l'éducation synthétique.

L'art, à sa manière, peut en y contribuant faire œuvre de médiation et de salut.

Certes, il ne s'agit pas de créer des artistes, des amateurs, mais d'éveiller l'adolescent au monde splendide et multiple de la Beauté.

Rendons, avec Malherbe, l'art difficile, et, dans une certaine mesure, décourageons même les arts. Le talent surabonde, rare est la vraie vocation. L'art est un sacerdoce, ainsi que l'ont prouvé Flaubert et E. Bourges. Mais ne frappons pas pour cela d'ostracisme l'initiation artistique, aussi nécessaire et logique que l'initiation religieuse, scientifique, philosophique et littéraire.

Tout se tient dans la vie, l'art est coextensible à tous les ordres de la création.

Au moment où le monde est en proie à l'une des plus tragiques crises morales et sociales de l'histoire, une restauration des valeurs spirituelles s'impose.

Ne commettons donc pas la faute à l'égard de l'âge héroïque, la jeunesse, de mutiler l'unité de l'esprit, en refusant à la jeunesse d'apprendre à comprendre, c'est-à-dire aimer et admirer Phidias, les cathédrales, Vinci, Rembrandt, Rude ou Delacroix.

N'oublions pas que la puissance d'action et de rayonnement de l'art a souvent déterminé des transformations morales et même des conversions religieuses.

Vous objectez la grande difficulté de pénétrer le monde de l'art. Mais tout est difficile à s'assimiler dans le savoir. Que dire alors de la pensée religieuse, de la philosophie, de la théologie et de la science ?

Sans doute, le génie, qui a son hermétisme, n'est pas toujours à la portée de la jeunesse et des profanes de l'âge mûr ; il faut des années de lecture et de méditation pour comprendre nombre de chefs-d'œuvre. Préparons donc l'étudiant à cet acte de connaissance, *de foi et d'humilité*, à maintenir en lui une certaine fraîcheur d'âme et générosité d'esprit, à réaliser l'harmonie de l'intelligence et de la sensibilité. Sans amour, on s'expose à vivre en surface et en dilettante, à végéter et ne rien comprendre.

Que l'adolescent entretienne et conserve en lui cette poésie de l'être, cette raison supérieure, l'enthousiasme, le plus beau mot de la langue, écrivait Pasteur. L'admiration et l'enthousiasme donnent, dit Flaubert, la lucidité, « l'intelligence des choses supérieures », et par là ruinent la critique, étroitement scolaire et officielle, négative, qui fausse le jugement.

« Savoir admirer est une haute puissance »[1]. Le poète se rencontre en pensée ici avec l'éducateur intelligent. « Admirer, disait le maître Ollé-Laprune, c'est sortir de soi pour connaître et saluer ce qui est grand, et il déclarait à une distribution de prix, en 1862, que les maîtres d'humanité doivent considérer presque leur tâche principale d'apprendre à leurs élèves *comment on admire et ce qu'il faut admirer*.

La spécialisation moderne, en amenuisant et cloisonnant à l'excès les facultés, a mécanisé et limité l'intelligence qui, de sa nature, doit être vivante, recréatrice, cristal et feu de l'être, et moins une facette que le prisme de l'esprit.

Il y a un état d'âme, état poétique, pour ainsi dire, une contemplation qui est en effet sœur de la prière. L'art excelle à créer cet état d'âme, qui de la beauté sensible élève à la beauté spirituelle et à la beauté divine. Il y a donc dans l'art une haute joie et une haute morale.

Lamartine a raison de croire que la lecture d'un grand livre

[1] *Victor Hugo.*

est un *événement*. Lire c'est vivre, c'est apprendre à explorer un vaste monde. Tout chef-d'œuvre doit être une découverte.

Si l'étude de l'art, ainsi que vous le dites fort bien, impose de l'abnégation, des sacrifices, du temps, le goût de la vie intérieure, raison de plus d'en donner les semences aux jeunes gens en leur montrant la magnifique leçon de volonté, tout ce que recèle de labeur insoupçonné, de douleur, d'amour et de rédemption, la vie d'un génie et son œuvre.

Nous vous accordons, sans contredit, que ce n'est pas en une seule séance de projection ou de lecture qu'on apprend tout cela, mais on s'y prépare.

Il suffit quelquefois d'un choc, d'une image initiale, pour déclencher une vocation.

Tout est dans la manière de procéder et d'enseigner. C'est à l'éducateur de faire passer en lui le souffle de l'apôtre et l'âme de l'artiste, de savoir intéresser et faire aimer.

— Qu'est-ce qu'on peut apprendre de Beethoven en une heure ? demandez-vous. Beaucoup, si l'on a su inciter l'élève à entendre de beaux disques et de grandes auditions musicales.

Livrer l'adolescent en ces choses à ses inclinations, laisser faire la nature ?... Douteuse, exceptionnelle en est la réussite. Il y a toujours une suggestion, un initiateur à l'aube de la connaissance. Les plus grands artistes sont les fils de leur maître.

Laisser la grâce opérer, parce que « l'art est le domaine de la grâce », est sujet à caution.

Il en serait ainsi alors de tout ce qui est supérieur.

Personne n'est déshonoré, alléguez-vous, s'il n'entend rien au Parthénon ou à la Voûte de la Sixtine. Le sera-t-on, si l'on n'entend rien à Eschyle, Dante, Goethe ou Hugo, qui ne sont pas moins difficiles à comprendre ?

L'art a fait l'éducation de toutes les générations antiques. Homère et Virgile, celle des générations depuis 2000 ans.

Poser en principe que l'histoire de l'art n'a pas sa place dans l'enseignement secondaire, mais concéder qu'on peut la réserver à l'école primaire, aux jeunes filles et aux séminaristes, nous paraît quelque peu illogique.

Vous refusez l'art aux lycéens et l'accordez à l'école primaire, parce qu'il est utile, croyez-vous, de leur donner « la fierté et l'honneur du travail, l'idée qu'ils appartiennent à une lignée d'ancêtres qui ont été de bons ouvriers, afin de les prémunir

contre les accès brutaux d'intolérance et de vandalisme et les empêcher de croire que le progrès consiste a détruire ! »

Et les autres ? — Il est donc inutile d'apprendre ou de rappeler ces choses aux descendants, artisans, nobles ou bourgeois, des autres classes sociales ?

L'histoire des révolutions et des destructions révèle qu'à leur tête et dans leur exécution tous les rangs sont confondus. Catilina était un gentilhomme corrompu. Les terroristes de 1793 et de 1871 ralliaient un certain nombre de fils de famille. Les mauvais bergers du bolchévisme et du communisme — (« Je ne vois pas d'inconvénient pour ma part, me disait un *professeur de la Sorbonne* extrême-gauche, à ce que le bolchévisme s'installe en France ») — sont-ils tous d'extraction populaire ou populacière ?

Il restait après cela à réserver l'enseignement de l'art aux jeunes filles. Savez-vous pourquoi ? Parce que dans le monde du sentiment, les femmes sont maîtresses, leur instinct plus tôt éveillé que celui de leurs frères et de leurs cousins. Nombre d'adolescents sont femmes en matière de précocité sentimentale et nombre de jeunes filles déjà positives et pratiques.

Que dans un jeune ménage la femme prenne le « ministère du bon goût », chose excellente, qu'elle soit même aussi plus intelligente que l'homme, c'est chose observable, mais « qu'au cours du voyage de noces la femme enseigne la beauté en même temps que l'amour »[1] ceci est quelque peu problématique.

L'implacable loi de l'instinct, du « génie de l'espèce », de l'égoïsme — l'égoïsme à deux — sévit à ce moment et aveugle les êtres.

Il y a, sans doute, des exceptions, mais il conviendrait surtout que ce fût l'homme, au contraire, qui en présence de cette fleur de la création, la jeune fille, mît son point d'honneur à initier sa compagne à la beauté, si toutefois le « vol nuptial », avec tout ce qu'il implique d'inconnu, d'émois, souvent de déceptions et d'indifférence à tout ce qui n'est pas soi, est vraiment le moment favorable à cet enseignement.

L'œuvre des grands artistes est le don du génie fait à tous, de même que la nature nous livre le trésor de ses fleurs et de

[1] L. Gillet. — *L'Enseignement des Beaux-Arts au collège*, voir page 6, note 1-2.

ses fruits. Tel qu'un arbre, le grand homme est une force de la nature, mais aussi un des sommets de la création, une puissance spirituelle. « La nature est artiste et l'art est naturel ». Les aveugles — il y a une cécité morale et intellectuelle — ne voient pas le soleil qui luit pour tous, mais une rare élite, à chaque époque, seule, découvre les véritables valeurs, le génie, et en fait bénéficier les autres.

Il est en effet, au Royaume du Silence, des âmes qui travaillent, souffrent, pratiquent des chefs-d'œuvre, ces hommes et ces mondes toujours à scruter, inépuisables, parce qu'ils sont doués d'une puissance printanière de floraison et de renouvellement.

Les âmes solitaires et hautes, destinées à être le sel même de la terre, pensent pour ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas penser — indifférents ou hostiles, sceptiques et briseurs de marbre, les vrais pauvres. — Elles pensent, aiment et admirent pour cette race de déshérités, comme il y a des âmes qui prient pour les incroyants et les blasphémateurs.

Par là « l'art rejoint l'ascétisme ».

Honorons cette élite, mais efforçons-nous de la constituer dès la jeunesse, de créer des cadres et des couronnes de disciples autour des maîtres. Des volontaires de la légion de l'Art et de la Beauté ? direz-vous. Pourquoi pas ? Une ligue de plus ? elle vaut bien les autres.

Pourquoi, demandait avec bon sens un des assistants du congrès d'éducation, les œuvres des grands artistes ne pourraient-elles pas dans une certaine mesure être comprises et goûtées de la jeunesse aussi bien que les chefs-d'œuvre littéraires ? L'initiation individuelle est un âpre labeur. Quelle aubaine, quelle richesse, un guide intelligent ! Les sommets sont escarpés. Citer son nom, c'est louer le chanoine Bondroit qui charmait et enthousiasmait ses élèves en enseignant l'histoire de l'art.

Concluons avec cet assistant qui, courageusement, éleva une ferme protestation contre la motion précitée de L. Gillet, qu'il y a là un immense profit pour l'éducation de la sensibilité et de la formation morale, car un jeune homme, dit-il, dont le goût aura été épuré, affiné, deviendra moins facilement la proie de l'immoralité, tant dans le domaine de l'art que dans sa conduite.

* * *

« O sainteté involontaire de l'art ! Splendeur propre à l'esprit de l'homme ! L'art émeut. De là, sa puissance civilisatrice. La fraternité se révèle parce qu'on lit, parce qu'on pense, parce qu'on admire. Le beau entre dans nos yeux rayon et sort larme. Aimer est au sommet de tout ». [1]

Pour que l'art puisse reconquérir cette puissance civilisatrice et cette solidarité il faut que les archontes et les maîtres de l'heure, qui président aux destinées de nos institutions, prennent de plus en plus conscience des véritables valeurs spirituelles, en les encourageant, les exaltant, en luttant d'abord contre l'envahissement de la laideur dans la cité.

Si, de la cité à l'école, à l'université et au foyer, chacun s'efforçait de créer cette atmosphère de beauté, réclamée par Platon, la jeunesse se familiariserait ainsi avec un ordre de grandeur qui l'initierait à l'art.

Elargissons donc cet enseignement, consacrons des heures pleines, chaque semaine, à la lecture des plus beaux textes de toutes les littératures, de l'Inde au 20e siècle, en accord avec les auditions musicales et la projection de milliers d'œuvres d'art.

Que le jeune étudiant constitue chez lui un petit musée. On ne multipliera jamais en suffisance aux écoles les collections choisies de moulages et photographies, en utilisant, comme la science, le perfectionnement moderne : cinémas, disques et projections. L'art d'ailleurs peut collaborer avec la science en l'humanisant. « Les vrais savants sont désintéressés. Ils trouvent dans la science des jouissances analogues à celles que donnent la peinture et la musique, ainsi que le remarque H. Poincaré, ils s'émerveillent quand une découverte leur ouvre, dit-il, des perspectives inattendues et la joie qu'ils éprouvent n'a-t-elle pas le caractère esthétique ? »

C'est donc dès l'adolescence qu'il faut travailler à cette formation artistique et dire avec le poète que l'être soumis à l'action du chef-d'œuvre palpite et son cœur ressemble à l'oiseau qui, sous la fascination, augmente son battement d'ailes.

Aimer l'art, c'est saisir la pensée d'éternité et le souffle d'immortalité enclos au cœur de l'homme et des créations de

[1] *Victor Hugo.*

l'esprit, et comprendre la parole profonde de Dante : *L'Art, le petit fils de Dieu.*

Aimer l'art, c'est aussi prendre conscience qu'en se développant en compréhension, en beauté et noblesse, on pratique une charité non moins nécessaire que celle du cœur. Par son propre exemple, s'élever et s'enrichir, c'est faire du bien aux autres, à son insu même, par le raisonnement spirituel, qui, spontanément, émane d'une pure conscience et d'une belle chose.

Louis BUZZINI.